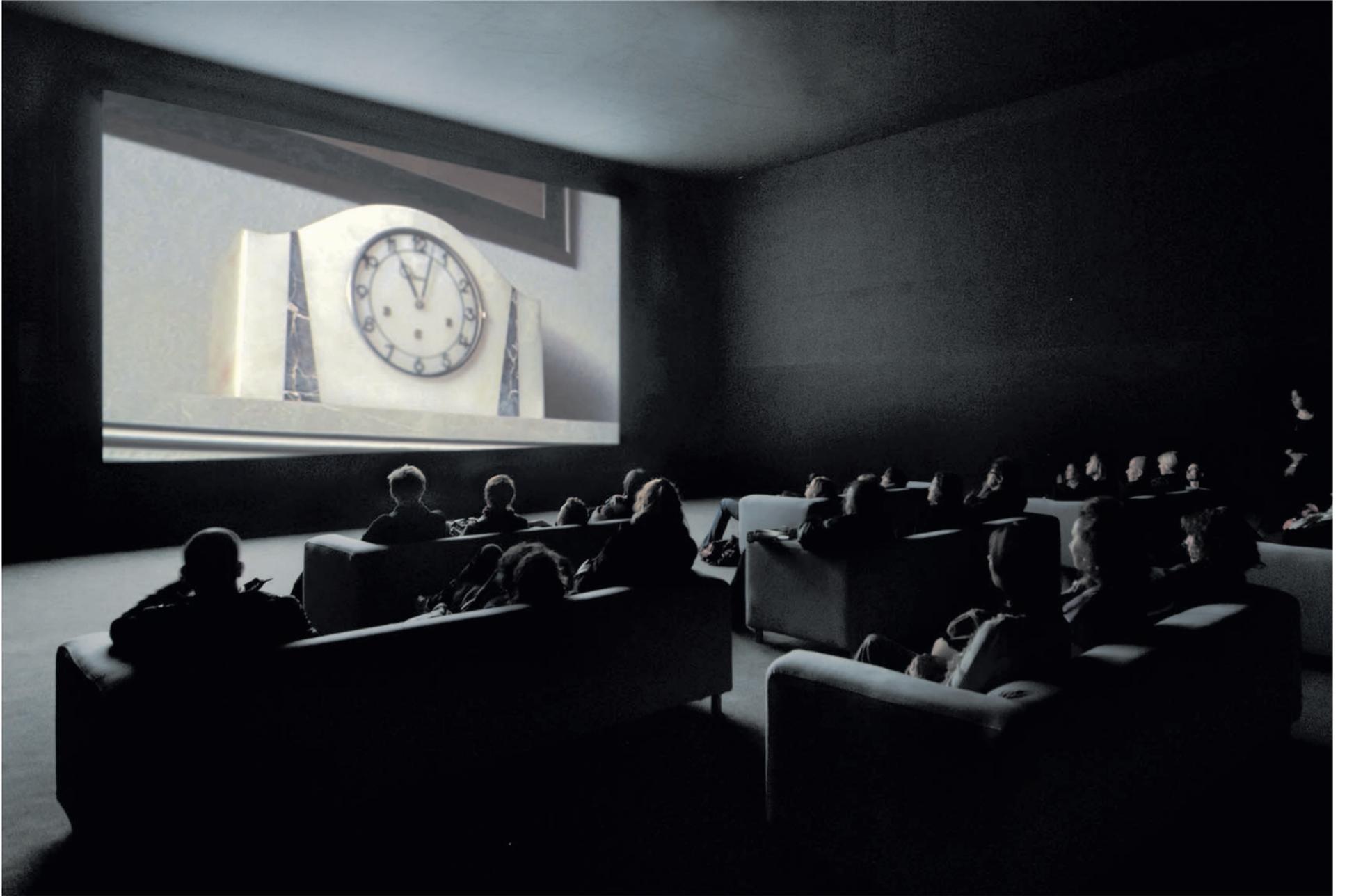


THE CLOCK
CHRISTIAN MARCLAY
LE PLAZA GENEVE
25.6-18.7.21

Christian Marclay, *The Clock*, 2010, vue d'installation. Courtesy White Cube (Ben Westoby)

Une rencontre avec le présent

Le Plaza, invitation au voyage

Le Plaza, œuvre de l'architecte Marc J. Saugey, est sauvé. Cette salle genevoise aussi mythique pour les historiens de l'architecture que pour les cinéphiles, inaugurée en 1952, fermée depuis 2004, devait être démolie. Seuls une poignée d'irréductibles avaient encore cru possible de lui éviter ce destin. En 2019, coup de théâtre: la Fondation Hans Wilsdorf acquiert le complexe Mont-Blanc Centre et Le Plaza va retrouver sa fonction de cinéma. En 2020, la Fondation Plaza est créée. Elle pilote la restauration et gèrera ce nouveau lieu culturel et cinématographique aux larges ambitions. Du lancement du concours d'architecture à la réouverture, prévue en 2024, *La Couleur des jours* accompagne cette aventure par un cahier spécial dans chacune de ses éditions. Le premier est paru dans le n° 36 (automne 2020).

Évoquer Le Plaza en 2021, c'est se souvenir de l'histoire ou se réjouir de l'avenir, de la restauration du cinéma et des projets qu'elle permet. Et voilà qu'entre passé et futur la salle ouvre ses portes pour une expérience peu commune: se confronter avec une intensité renouvelée au présent grâce à *The Clock*. L'œuvre qui a permis à son auteur, Christian Marclay, de recevoir le Lion d'or à la Biennale de Venise en 2011 a enfin trouvé son lieu genevois après avoir fait le tour de la planète et marqué des centaines de milliers de visiteurs.

ÉLISABETH CHARDON

Cette fois, on y croit. Le Plaza ouvre ses portes pour un événement public. Le premier depuis plus de dix-sept ans! Et c'est en soi un événement. Mais surtout, cette ouverture est due à une occasion inespérée: la possibilité de voir à Genève *The Clock*, une installation vidéo hors normes. Hors normes parce qu'elle dure 24 heures, parce qu'elle est composée de milliers d'extraits de films où l'heure s'affiche ou s'énonce. Chacune des 1440 minutes est donnée dans le temps réel des visiteurs, celui qu'indique leur montre.

En Suisse, *The Clock* n'a été programmée que pour une courte période en 2012 au Kunsthau de Zurich. La nouvelle avait d'ailleurs circulé que le musée la mettrait à l'affiche des premières expositions dans son nouveau bâtiment l'automne prochain mais la pièce appartient en fait à la Fondation Luma de Maja Hoffmann, qui a choisi de la montrer à l'occasion d'une autre ouverture cet été déjà, celle de la tour conçue par l'architecte Frank Gehry au centre de Luma Arles, le «campus créatif» qui a réhabilité les anciens ateliers de la SNCF. Depuis le Lion d'or vénitien, bien des tentatives ont été faites pour que *The Clock* puisse être vue à Genève. Il faut dire que, si Christian Marclay est né en Californie en 1955 et qu'il a

passé la majeure partie de sa vie à l'étranger (États-Unis, Berlin, Londres), il a grandi à Genève où il a étudié à l'École supérieure d'art visuel, qui précédait l'actuelle HEAD, avant de rejoindre le Massachusetts College of Art à Boston. Et il a toujours des liens étroits avec la Suisse. Ainsi, Françoise Ninghetto, conservatrice honoraire du Mamco, se souvient avoir arpenté Genève avec l'artiste à la recherche d'un lieu possible pour accueillir *The Clock*, qui aurait été un magnifique cadeau pour les 20 ans du Mamco, en 2014. Impossible de trouver l'espace qui convienne.

Mais l'été dernier, alors qu'avait lieu une petite exposition Christian Marclay dans le cabinet d'arts graphiques du Mamco, rendez-vous a été pris pour faire visiter Le Plaza à



Christian Marclay, *Telephones*, 1995. Vidéo, 7'30". Courtesy Paula Cooper Gallery

l'artiste. Qui n'y croyait pas trop; il a toujours refusé que la pièce soit montrée dans un cinéma, ou même dans un auditorium de musée. S'il a largement puisé son matériau dans le 7^e art, mais aussi dans quelques productions télévisuelles, sa pièce ne doit pas être identifiée comme un projet cinématographique. C'est bien une œuvre d'art visuel, une installation vidéo sans début ni fin, où l'on peut entrer et sortir à n'importe quel moment. Un dispositif de canapés espacés est d'ailleurs prévu afin de faciliter les circulations pendant la projection, ce que n'offre pas une salle de cinéma. Et justement, en ce moment, Le Plaza est un immense espace déshabillé de l'intérieur, vidé de tout ameublement, hanté par un demi-siècle de vie de cinéma sans en être vraiment un. Les canapés de l'installation y auront toute leur place et, si *The Clock* a mis tant de temps pour arriver à Genève, elle y aura sans doute trouvé l'un des plus beaux lieux de son voyage.

Définir *The Clock* comme une œuvre de 24 heures ne rend pas bien compte de la réalité de la pièce. Personne, Christian Marclay y compris, ne l'a vue en entier. Il serait plus juste de dire que l'œuvre dure le temps de votre présence, à chaque fois singulière. En y ajoutant peut-être la conscience que vous pouvez avoir du temps qui s'étire sur l'écran avant votre entrée et après votre sortie, un peu comme vous pouvez avoir plus ou moins conscience de l'importance des hors-champs imaginés par un réalisateur. Ou que le monde a existé avant vous et continuera après.

Et que vit-on pendant ce laps de temps? *The Clock* ne raconte rien, si ce n'est l'histoire du temps qui file, plus ou moins vite. Le rythme est à la fois imposé par le matériau filmique et maîtrisé par un montage visuel et sonore des plus impressionnants. Il crée une sorte de suspense où le déroulement du temps lui-même devient l'enjeu. Bien sûr, il se passe beaucoup de choses à l'écran. On y verra peut-être des gens se réveiller, selon leur habitude matutinale ou brusquement au cœur de la nuit, d'autres guetter le train sous l'horloge d'un quai de gare, surveiller leur montre pour être à l'heure à un rendez-vous ou s'inquiéter d'un retard. On lira l'heure sur des cadrans, des horloges, des montres; cloches et autres carillons sonneront; mais aussi on entendra des acteurs donner l'heure à qui la demande ou à l'antenne de radios. Un premier défi a été de trouver les extraits de films pour les 1440 minutes – il est bien plus souvent minuit ou midi au cinéma que 3h02 ou 15h44. Pas moins de six assistants ont fouillé l'histoire du cinéma pour fournir à l'artiste le matériau nécessaire à son fabuleux montage.

Le son est aussi important, voire plus que l'image. Il faut fermer les yeux quelques instants pour mieux s'en rendre compte. Ce qui semble magique est dû à d'habiles habillages sonores. La musique, les bruits, les voix peuvent glisser imperceptiblement sur la séquence suivante. À moins qu'une porte qui claque à la fin d'une scène ne fasse sursauter un personnage de la suivante. Dans ce montage de milliers de tout petits morceaux de films il y a de l'esprit et de l'humour.

La longueur de l'œuvre invite à la voir à plusieurs reprises, dans des lieux différents, à midi à Venise, à minuit à New York, à l'aube à Genève, pendant dix minutes ou deux heures. Ce sera forcément différent. Certains deviennent dépendants, s'échangent des histoires.

C'est une pièce sur le présent, et donc sur la fuite du temps. Un *memento mori* selon Christian Marclay, qui confie qu'il n'aurait pas pu concevoir un tel travail avant ses 50 ans.

S'il n'avait pas encore une conscience de la finitude assez aiguë pour aborder un tel thème, il avait en tout cas compris depuis longtemps quels usages il pouvait faire du cinéma et de ses scènes répétitives. En 1995 déjà, *Telephones* réunit des dizaines de courtes scènes où acteurs et actrices décrochent des téléphones, composent des numéros, la plupart sur ces cadrans d'antan

qu'il fallait tourner longuement, avec le doigt ou la pointe du crayon, puis c'est une succession de sonneries sur tous les tons, et une autre succession de *hello, allo, ya...*, et des bribes de conversation, des yeux qui roulent, attentifs, inquiets, angoissés... puis des *bye bye*, et le bruit des combinés qu'on raccroche. La pièce est ludique, ciselée, aussi musicale que visuelle.

Depuis ses premières œuvres, Christian Marclay n'a cessé d'explorer les liens, les complémentarités et les paradoxes entre image et son, sans doute marqué par sa participation à la scène culturelle new-yorkaise dès 1978 alors qu'il est étudiant boursier à la Cooper Union. Parce que, au tournant des années 80, il s'est emparé d'un tourne-disque pour en faire un instrument de musique – il a même inventé une manière de porter l'appareil avec une bretelle comme Jimi Hendrix sa guitare – les historiens parlent de lui comme un précurseur du *turntablism*, ou platinisme en français, cette façon qu'ont les dj de mêler les musiques des vinyles dans des séquences parfois bruitistes. Il a aussi invité les visiteurs de ses expositions à marcher sur des tapis de disques et utilisé les pochettes comme supports pour ses peintures ou comme éléments de collages.

C'est un autre fil rouge de son travail que de s'approprier des productions culturelles existantes pour fabriquer des pièces nouvelles, souvent ludiques, parfois plus graves.



Christian Marclay, *Video Quartet*, 2002. Projection vidéo à quatre canaux, 14'. Courtesy Paula Cooper Gallery
La pièce juxtapose des extraits de 700 films musicaux aux genres et aux rythmes les plus divers, depuis les années 1920. Jubilatoire.



Christian Marclay, *Crossfire*, 2007. Projection vidéo à quatre canaux, 8'27" (en boucle)
Photographie Stephen White, courtesy White Cube
Le spectateur est placé sous le feu croisé de multiples tireurs de cinéma, de *Scarface* à *Pulp Fiction*. Les coups de feu donnent le rythme. C'est autant une pièce de percussions qu'une œuvre visuelle.



L'ensemble baBel interprétant *Screen Play* (2005), une «partition vidéo» de Christian Marclay à la Nuit des images à l'Élysée, Lausanne, le 25 juin 2016. L'ensemble lausannois collabore depuis 2002 avec Christian Marclay. Photographie Catherine Ceresole

Ainsi, la bande dessinée, comics américains ou mangas japonais, cet univers très bruyé fourmillant d'onomatopées où les sons deviennent images, lui offre un matériau inépuisable pour des peintures, des gravures, des installations vidéo et même des concerts.

L'arrivée de *The Clock* à Genève n'aurait pu avoir lieu sans la collaboration entre la Fondation Le Plaza et le Mamco qui consacre cet été une salle à l'artiste. Comme un contrepoint à cette imposante installation, Françoise Ninghetto y a réuni des œuvres autour du silence. Dans l'entrée du musée, on pourra voir la vidéo *Lids and Straws* (2018). Ce montage rapide de photographies prises par Christian Marclay sur le chemin de l'atelier montre des couvercles de boissons à l'emporter abandonnés sur les trottoirs. Dans les couvercles sont plantées des pailles qui au fil des images tournent comme l'aiguille d'une montre. La vidéo fait partie d'une série. L'artiste a joué de la même manière avec

des mégots, des cotons-tiges et des chewing-gums. Et non, il n'a pas eu envie de prolonger cette divagation sur nos déchets urbains avec les masques anticovid. «Mais j'ai bien pris des photographies pendant la période où les rues de Londres étaient vides, nous explique-t-il au téléphone. Je les envoyais à un ami, le pianiste Steve Beresford, à qui elles ont inspiré de petites compositions. Nous en avons fait un livre, *Call and Response*, à paraître aux éditions new-yorkaises Siglio.» Si la pandémie a déplacé ses expositions, empêché ses déplacements, elle n'a pas freiné sa création. «J'ai aussi préparé un autre livre avec un copain graphiste, Laurent Benner, pour les éditions Patrick Frey, à Zurich.» *Index*, pas moins de 1200 pages, réunit en fait des photocopies. «Elles correspondent à ma manière de développer mes projets, de chercher des idées de collage, d'esquisser des pistes. C'est la première fois que je montre ce côté intermédiaire de mon travail.»

Ce printemps, il a aussi conçu les projections qui habilleront le nouveau bâtiment de Plateforme 10 à Lausanne lors de son ouverture au public les 6 et 7 novembre. Il a eu à disposition les centaines de milliers de photographies des fonds de l'Élysée et celles qui documentent les objets du Mudac. Chaque musée aura son projet, comme il en a déjà imaginés à partir des collections d'autres lieux, dont le Musée d'art et d'histoire de Genève en 1995-1996 et le Kunsthhaus de Zurich en 1997. «Je travaille sans souci de hiérarchie entre les objets, les enjeux sont ailleurs, il s'agit de permettre à l'imagination de faire de nouveaux liens, comme il s'en crée dans un magasin d'antiquités ou aux puces.»

Et il prépare des expositions, dont une rétrospective au Musée d'art contemporain de Tokyo en novembre, consacrée à la longue histoire développée avec le Japon depuis son premier voyage en 1987. L'artiste pense au temps qui passe, à la finitude, mais c'est certain, il a plusieurs vies, en parallèle.

***The Clock*, de Christian Marclay**
Le Plaza, Genève
du 25 juin au 18 juillet 2021

Une proposition de la
Fondation Le Plaza et du Mamco
en collaboration avec Antigal

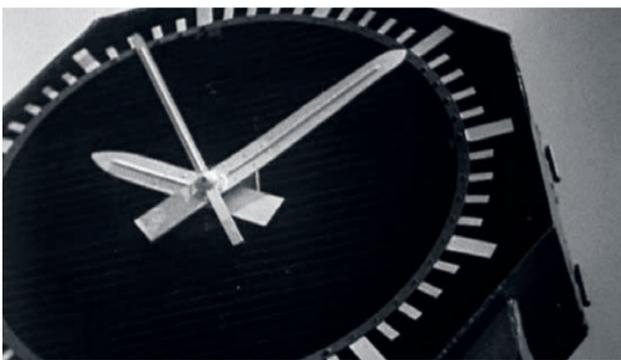
mercredi et jeudi de 12h à 22h
(ouverture le 25 juin à 19h)
24h/24 du vendredi 12h au dimanche 22h
Entrée gratuite, sans réservation.
Le nombre de places sera limité.

leplaza-cinema.ch

En pages suivantes:
***The Clock*, entre 10h00 et 10h28,**
selon une proposition
de Christian Marclay

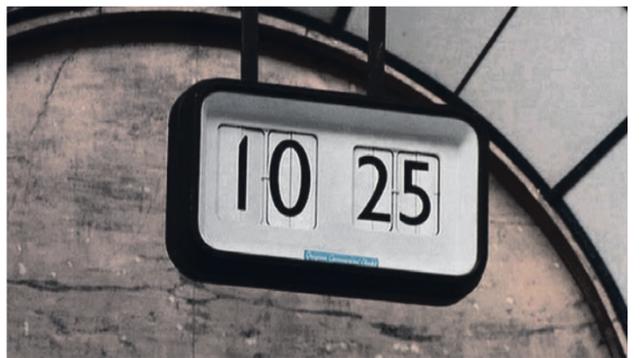
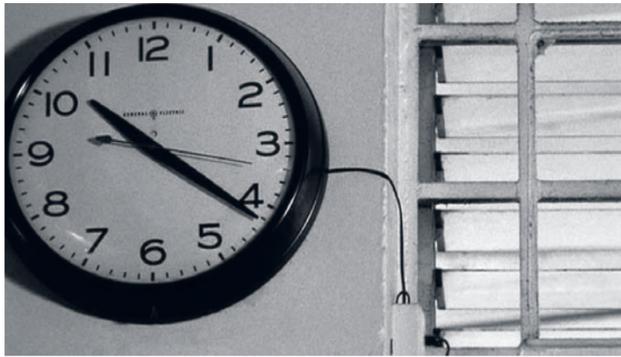
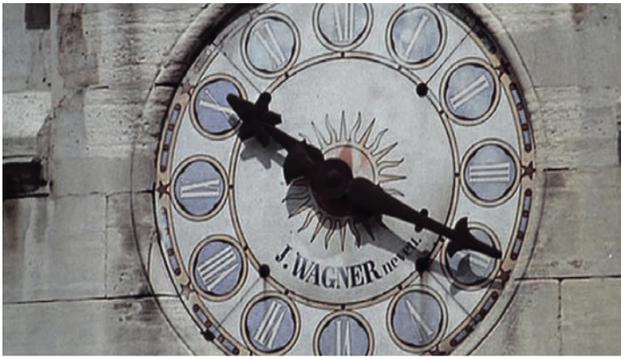


Christian Marclay, *48 War Movies*, 2019. Installation vidéo, boucle en continu. Courtesy White Cube & Paula Cooper Gallery
L'emboîtement maléfique de 48 films de guerre encadrés les uns dans les autres donne une seule image, constamment mouvante et bruyante. L'œuvre est épaisante, suffoquante.



The Clock

CHRISTIAN MARCLAY



POURQUOI VIENS-TU SI TARD ?

MORT, OÙ EST TA VICTOIRE ?

POUR QUI SONNE LE GLAS ?

VOULEZ-VOUS DANSER AVEC MOI ?

QUI ÉTAIT DONC CETTE DAME ?

PARIS BRÛLE-T-IL ?

Il était une fois Le Plaza (S01E03), 2021. Concept: Fabienne Radi. Graphisme: Clovis Durai

Vous avez des questions ?

FABIENNE RADI

1.

Michèle Morgan est-elle crédible en alcoolique ? Henri Vidal a-t-il une tête à s'appeler Walter ? Est-ce une bonne idée de prendre un couple à la ville pour en faire un couple à l'écran ? Quelle différence entre l'ivrognerie prolétarienne et l'alcoolisme bourgeois ? À partir de combien de verres devient-on toxicodépendant ? Charles Aznavour a-t-il pu renflouer sa cave avec ce qu'il a gagné pour la musique ? Combien de pastis Michel Audiard a-t-il bu en écrivant les dialogues ? Pourquoi Henri Decoin a-t-il choisi le cinéma alors qu'il aurait pu être champion de waterpolo ? A-t-il une sœur qui s'appelle Gelée ? Pourquoi viens-tu si tard ? Où as-tu mis ton chapeau ? C'est quoi ce mascara qui a coulé ?

2.

Darling, how much sugar ?
Chef, quand est-ce qu'on mange ?
Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ?
Mort, où est ta victoire ?²

3.

Pour qui
– êtes-vous prêt à donner votre vie ?
– voter en 2021 ?
– sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
– sonne le glas ?³

4.

Préférez-vous apprendre le mambo avec Dario Moreno ? Ou tromper une femme qui s'appelle Virginie ? Faire le ménage dans un cabinet de dentiste ? Ou porter des jupons à carreaux comme Brigitte Bardot ? Boire des cocktails dans un bar de travestis ? Ou tomber sur le cadavre d'une certaine Anita ? Détruire des photos compromettantes avec les doigts ? Ou chuchoter dans une oreille « Voulez-vous dansez avec moi ? »⁴

5.

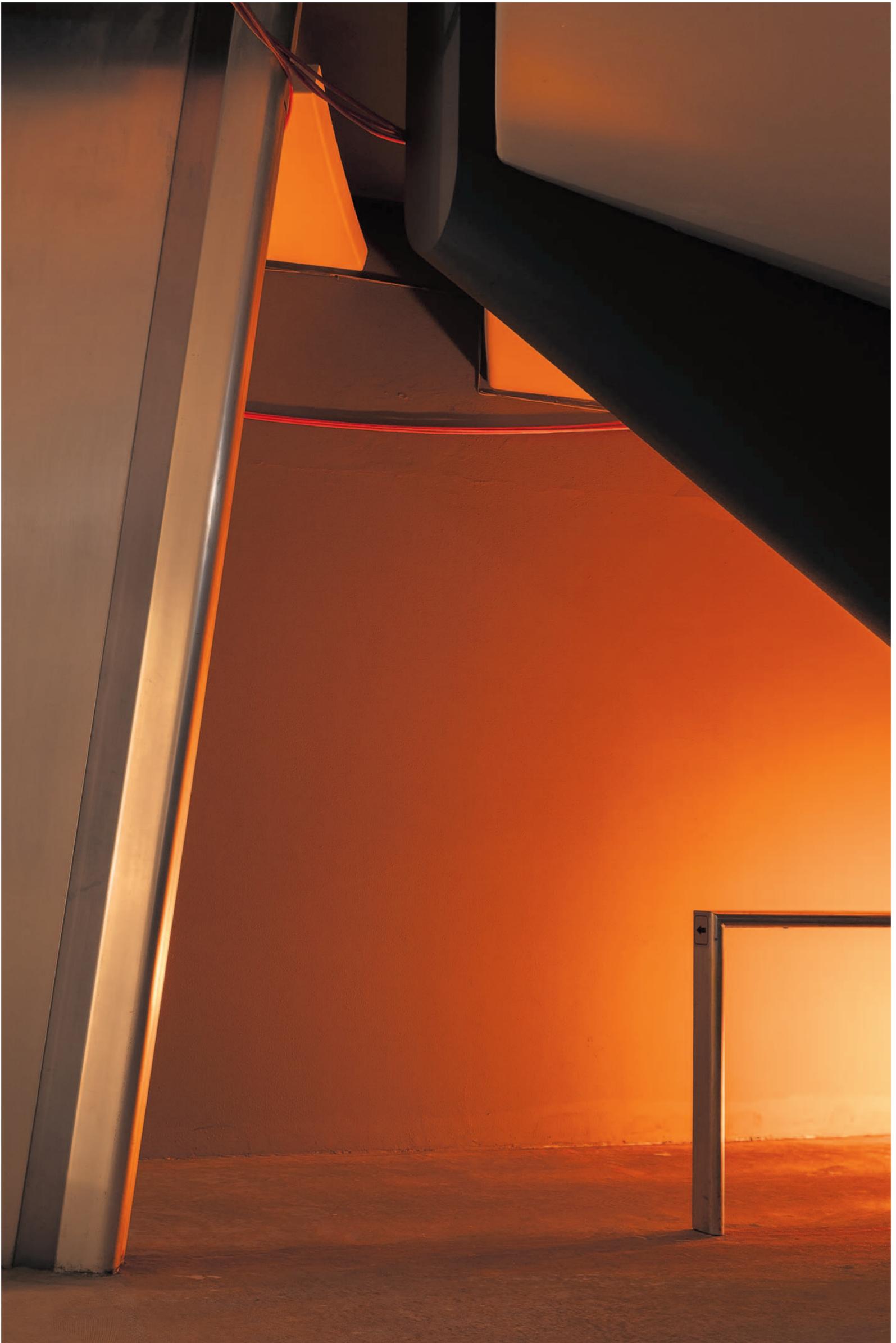
Qui était donc cette dame⁵ un peu nigaude (Janet Leigh) Ayant surpris dans les bras d'une jeune femme (Barbara Nichols) Son mari naïf petit professeur de chimie (Tony Curtis) Qui tenta alors sur les conseils d'un copain (Dean Martin) De se faire passer pour un agent du FBI (James Whitmore Jr.) Avant de se retrouver coincé avec cet ami (Dean Martin) Dans un sous-sol de l'Empire State Building (Empire State Building) Qu'ils confondirent tous les deux (Tony Curtis, Dean Martin) Avec un sous-marin ennemi ?

6.

Faut-il être idiot pour aller à Rio sans son petit chapeau ? Est-on certain qu'il y ait toujours des marins qui meurent pleins de bière et de drames dans le port d'Amsterdam ? Peut-on vérifier sur Google Maps que tous les chemins mènent bien à Rome ? Pourquoi reviendrais-je à Montréal ? Y a-t-il un bon resto sur la route de Memphis ? Est-il plus sympa de passer des nuits blanches à Seattle ou des jours tranquilles à Clichy ? Faut-il interdire les gros paquebots pour laisser les gondoles à Venise ? Qui a le culot de penser que Capri c'est fini ? Pour quelles raisons devrait-on se calmer et boire frais à Saint-Tropez ? Combien de kilomètres exactement séparent l'étrangleur de Boston de la dame de Shanghai ? Paris brûle-t-il⁶ ou est-ce juste une illusion due à la pollution ?

¹ Pourquoi viens-tu si tard ? (Henri Decoin, 1959)
² Mort, où est ta victoire ? (Hervé Bromberger, 1964)
³ Pour qui sonne le glas ? (Sam Wood, 1943)
⁴ Voulez-vous danser avec moi ? (Michel Boisrond, 1957)
⁵ Qui était donc cette dame ? (George Sidney, 1960)
⁶ Paris brûle-t-il ? (René Clément, 1966)

» nouveau triptyque d'affiches
u projet Il était une fois Le Plaza
prend six films qui ont été
rojetés au cinéma Le Plaza
Genève entre 1959 et 1976
t dont le titre est
ne question.



Fictions



Aurélie Pétreil est une des photographes mandatés par la Fondation Plaza pour porter leur regard sur l'état actuel du cinéma, accompagnés par la commissaire Sarah Zürcher. Ces deux images appartiennent à un travail en cours.

PHOTOGRAPHIES AURÉLIE PÉTREIL



Photographie Michel Giesbrecht, mai 2021.

Sous l'enseigne du Plaza, en attendant la réouverture, Christian Robert-Tissot propose des énoncés, comme autant de titres de films qui n'existent pas, pourtant susceptibles d'éveiller chez beaucoup des souvenirs ou des désirs de cinéma. La troisième intervention de la série «Contre-plongée | From Below» fera peut-être chanter les passants. L'artiste a en effet choisi un extrait d'une chanson de 1927. Ce sont surtout les paroles que Roberto Benigni scandait, entraînant ses compagnons de cellule (John Lurie et Tom Waits) et ensuite toute la prison, dans le film de Jim Jarmusch *Down by Law* (1986). Et puis, Ice Cream, ça vous a un petit air d'entracte, un petit air d'été...